



BLAGNAC QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel - n° 7 (Mai-Juin 1994)

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

LES JOURNÉES DE LA LIBÉRATION A BLAGNAC

SAMEDI 19 AOUT ET DIMANCHE 20 AOUT 1944.

«Ils ont débarqué!» Au matin du 6 juin 1944, cette nouvelle se propage à une vitesse extraordinaire. Partout l'espoir renaît. On pose un autre regard sur les occupants, présents dans nos rues, dans nos maisons. Enfin, on aperçoit la fin possible du cauchemar.

En Normandie, la tâche est gigantesque. Les troupes allemandes, même si elles ignoraient le point précis de ce débarquement se concentrent rapidement malgré les harcèlements des maquis. Leur puissance est encore redoutable.

Les forces alliées s'accrochent malgré tout, au prix de très durs combats et de pertes considérables.

Le 15 août 1944 a lieu un autre débarquement en Provence. Dès lors, les troupes allemandes concentrées dans le Sud-Ouest, n'ont qu'une possibilité pour essayer d'échapper à l'étau qui va se refermer sur elles, fuir au plus vite.

En même temps la Résistance intérieure va déployer toutes ses ressources pour les empêcher de parvenir à leur objectif. L'ordre d'insurrection nationale est donné, pour libérer le territoire et assurer la transmission des pouvoirs.

Dans la région il s'agit de libérer les villes qui deviendront autant d'obstacles obligeant les troupes allemandes à prendre des routes secondaires où les maquis se mobilisent.

A Toulouse, les colonnes allemandes ont bien du mal à franchir les ponts sur la Garonne. Au Pont Neuf, un tireur isolé, véritable kamikase, installé sur une pile de l'ancien pont avec une mitrailleuse fera bien des dégâts avant d'être abbatu.

A la gare Matabiau des combats acharnés se déroulent. Toute la ville est en effervescence.

L'article du «Patriote» d'août 45, un des journaux édités par les mouvements de Résistance remplaçant dès les premiers jours les journaux parus sous l'occupation, article reproduit dans la revue, rend compte brièvement des principaux épisodes de ces journées mémorables.

A Blagnac le samedi 19 au matin, la vie paraît presque normale, si ce n'est quelques préparatifs de départ, encore discrets. Des voitures particulières encore disponibles sont récupérées.

L'après-midi, tout évolue très vite. Les Blagnacais qui sont allés à Toulouse le matin rendent compte des mouvements observés chez l'occupant, camions prêts au départ, premières destructions de bâtiments, coups de feu tirés en l'air pour

PATRIOTES DE LA RÉGION TOULOUSAINNE !

L'armée française et les armées anglo-américaines
ont débarqué dans le Midi

Le Gouvernement Provisoire de la République et tous les Mouvements de Résistance donnent au Peuple Français le signal de

L'INSURRECTION NATIONALE!

IL FAUT engager résolument la lutte contre les bandits hitlériens.

IL FAUT chasser des administrations les traîtres aux ordres de Vichy et châtier les miliciens de Darnand.

OUVRIERS, EMPLOYÉS, FONCTIONNAIRES, déclenchez immédiatement la

GRÈVE GÉNÉRALE INSURRECTIONNELLE.

Détruisez dans les usines et dans les entreprises tout ce qui peut servir à l'ennemi.

COMMERÇANTS, ARTISANS, FRANÇAIS DE TOUTES CONDITIONS, rejoignez la Milice Patriotique de votre quartier. Votre place est dans le combat libérateur.

CHEMINOTS, TRAVAILLEURS DES SERVICES PUBLICS, empêchez, par tous les moyens, l'ennemi de transporter ses hommes et son matériel.

PAYSANŒ, pas un produit du sol pour les boches ! Rejoignez les Milices Patriotiques de villages ou les formations patriotiques les plus proches.

JEUNES FILLES et FEMMES DE FRANCE, votre place est dans la bataille. Assurez aux combattants le ravitaillement, les services sanitaires et les liaisons.

Tract diffusé après le 15 Août, jour du débarquement en Provence.

disperser les badauds. Les tramways fonctionnent. Par nécessité ou curiosité, les voyageurs de ce samedi les empruntent aux heures habituelles. Mais dans l'après-midi c'est le blocage. Les banlieusards doivent rentrer chez eux à pied, évitant les grands axes, passant par Casselardit, pour plus de sécurité. Ceux qui ont cru prendre le dernier tramway ne sont pas sans inquiétude. Les familles qui les attendent non plus. Pour ne pas se heurter à un groupe de soldats en fuite ils se réfugient un moment dans l'école Lespinasse, rencontrée sur leur passage.

Le spectacle qui les attend en arrivant à Blagnac n'est pas fait pour les rassurer. Une maison est en flammes près du Pont du Touch, deux autres, route de Lectoure (actuelle rue Lucien Servanty) subissent le même sort. Quant à l'avenue du Général Compans, un épais nuage de fumée l'obscurcit entièrement. C'est la maison de Fernand Tranier, prisonnier de guerre, qui est en feu. Avec les maisons disparaissent documents et appareils que les Allemands n'ont pu emporter.

La nuit approche. Les Blagnacais rentrent chez eux. Il était temps. Des camions bourrés de soldats qui viennent de traverser le village aux volets clos, s'immobilisent dans l'avenue. Les hommes, arme au poing, sont en tenue de combat. Leurs visages découragés, affolés, sont effrayants. Seuls brillent les yeux épouvantés. Leurs chefs hésitent sans doute sur la route à prendre. Des cris, des ordres jaillissent, l'infirmierie militaire est évacuée.

Les habitants se terrent dans leur maison.

La nuit est là, mais pas une lumière ne brille. Il ne faut pas signaler la plus minime présence humaine. Mais personne ne dort. Ce sont d'abord des tirs isolés, des balles qui ricochent sur les volets; il semble que l'on tire sur tout ce qui bouge, fut-ce une branche d'arbre. Des objets lourds sont jetés dans la Garonne depuis le pont, accompagnés de ces cris gutturaux que l'on entend depuis bientôt 2 ans. On ne sait plus que la langue allemande est douce et caressante quand elle parle de paix.

Cette nuit-là, Marceau Cartelle rentre de son travail, il passe le pont sans encombre, croyant la route libre. Mais sur l'avenue Compans, à la hauteur de l'entrée du couvent des dominicaines, il rencontre une colonne allemande. Il est abattu dans le fossé. Il gémit, un autre groupe vient lui donner le coup de grâce. Son cadavre est découvert le lendemain matin et ramené à sa famille.

D'autres Blagnacais, plus circonspects ou meilleurs nageurs, traversent la Garonne à la nage et rentrent indemnes chez eux.

Au milieu de la nuit un stock important de bouteilles d'hydrogène explose, avenue Compans. Un peu plus tard, c'est le tour des bombes volantes, entreposées à la ferme de Canquet près de l'aérodrome, destinées à bombarder

Affiche FFI -Toulouse



LES JOURNÉES DES 19 ET 20 AOÛT 1944

Quelques jours avant l'historique date du 19 août, un bruit circulait dans Toulouse; on le chuchotait dans les cafés, entre amis sûrs dans les rues : « Les Allemands ont reçu l'ordre de partir au plus vite ». Mais peu de gens y croyaient. « C'est encore un bruit lancé par la Gestapo pour déclencher des troubles dans Toulouse et avoir ainsi l'occasion d'exercer de nouvelles représailles », disaient les plus sages.

Et pourtant, ce « bobard » devait se révéler exact. Dès le jeudi 17 août, les soldats de la Wehrmacht se montraient affairés, on les voyait circuler avec des valises, des paquets lourdement chargés, imités par les « Madchen in uniform » qui se dirigeaient vers la gare et restaient sur les quais, les larmes aux yeux d'une rage impuissante, affolées de ne pouvoir prendre un train.

Dans la nuit du vendredi 18 au samedi 19 août, les premières explosions vinrent troubler le sommeil des Toulousains. Le signal du départ était donné.

A 3 heures du matin, les casernes Compans et Caffarelli étaient évacuées. De lourds camions chargés de choses hétéroclites : caisses, tables, lits, chaises, etc., sur lesquelles étaient perchés des « vert de gris », l'arme à la main, s'éloignaient... Un quart d'heure plus tard, ces deux casernes étaient de nouveau aux mains des Français.

Dans toute la ville, l'exode continuait, les troupes allemandes, ces troupes invincibles, cette armée de fer démenageait « à la cloche de bois », comme l'a dit si spirituellement depuis, Pierre Blanchard. Partout flottait une odeur de papier brûlé, tandis que le ciel continuait à être déchiré par les explosions qui se succédaient à un rythme plus rapide. Avant de partir, les Boches avaient tenu à laisser des traces de leur passage, des souvenirs pour nous et nos petits de leur férocité, de leur soif de destruction et de cruauté.

La gare Matabiau Libérée

« Les Magasins généraux brûlent », s'écriait un passant; « La Poste vient de sauter », disait un autre, qui ajoutait : « Quels salauds ! ». Les Toulousains calmes et impassibles regardaient défilier les camions, les autos, les motos. Ils faisaient triste mine ceux qui, en 1940, plastronnaient en vainqueurs ! Las, les yeux battus, ils regardaient une dernière fois cette « Cité rose » où ils avaient si bien vécu...

A midi, place Wilson, en face la cage des fauves du « Soldatenheim », des camions étaient encore en stationnement; on les chargeait rapidement dans une atmosphère de fièvre : bidons d'essence, matelas, caisses de munitions, un buffet même s'entassaient pêle-mêle, tandis qu'un « feldwebel » donnait des ordres d'un ton sec.

Un coup de sifflet retentissait; les camions démarraient lentement. Quelques soldats chantaient. Le chant du cygne...

La cage s'était vidée comme par enchantement. Ce lieu, qui fut le témoin de repas pantagruéliques,

d'orgies sans nom, était libéré. Des curieux, mais aussi des « resquilleurs » en prenaient possession, et bientôt en ressortaient avec des paquets de café, du sucre, des bouteilles, du chocolat, de la farine, etc., que ces messieurs, faute de place, n'avaient pu emmener.

Les explosions continuaient... Les dépôts de bombes de Colomiers sautaient, les installations de Franczals volaient en éclats, le Central téléphonique de la place Saint-Aubin s'écroulait, tandis que les derniers Boches se sauvaient, laissant derrière eux, comme toujours, flammes, fumées et ruines.

Vers 14 h 30, un groupe de cheminots sortait de la gare Matabiau, dont les portes avaient été fermées. Il restait encore quelques employés - soldats de la Reichsbahn - qui rôdaient dans la gare. Les cheminots, sans arme, se dirigeaient vers eux, les désarmaient et les firent prisonniers.

L'élan était donné. Un membre des F.F.L. prit sur lui de faire flotter sur la gare le drapeau français. La vue de nos trois couleurs eut une attraction électrique sur tous les Toulousains qui voulaient

porter les armes.

En quelques minutes, des centaines et des centaines de jeunes gens, membres des F.F.L. de Toulousains plus âgés, mus par un sentiment patriotique, étaient rassemblés autour de la gare avec des armes de fortune.

== Gare Raynal ==

Des chefs étaient désignés, des factions prises. Bientôt au milieu d'une émotion générale, une auto allemande apparaissait : d'une rafale de mitraillette, un jeune F.F.L. était couché. Une minute plus tard, ce jeune héros était vengé : les quatre occupants de la voiture étaient tués; ils ne reverront plus le Grand Reich.

La fusillade se poursuivait contre des tireurs isolés, et bientôt la gare était entièrement liquidée de la vermine boche.

Au faubourg Bonnefoy, à la gare Raynal, une résistance se manifestait. Quelques camions chargés d'ennemis ne voulaient pas se rendre. Mais en quelques secondes, nos valeureux F.F.L. les mettaient hors de combat.

La lutte se poursuivait entre les bâtiments et la gare de marchandises.

Un soldat allemand, le bras sectionné, ayant encore des camarades qui tiraient, était secouru par le jeune F.F.L. qui avait tiré sur lui. Celui-ci, derrière une camionnette, lui fit un garrot et le fit emmener à l'infirmerie. N'est-ce pas là un magnifique sentiment d'humanité ?

De partout, les nouvelles arrivaient : « On se bat sur le quai de Tounis », « La prison Saint-Michel a été libérée ». En effet, le matin, vers 10 heures, les derniers Allemands avaient quitté la prison; en y laissant enfermés à double tour tous les détenus politiques. Ceux de la caserne Caffarelli qui avaient les premiers recouvré leur liberté accoururent délivrer leurs amis de Saint-Michel. En quelques instants, toutes les portes des geôles étaient ouvertes à la grande surprise des victimes de la Gestapo qui avaient du mal à se remettre de leur émotion. Ils s'embrassaient, pleuraient de joie en se dirigeant vers la sortie. Hélas ! au moment où un premier groupe était sur le pas de la porte, prêt à sortir et à respirer l'air pur de la liberté, un camion boche en passant expédiait une rafale de mitraillette.

Un jeune qui avait eu la chance de ne pas être déporté ou exécuté, était victime d'un destin tragique. C'était la dernière victime de cette prison où la fureur nazie s'était tant exercée.

La prison St-Michel relâche ses détenus politiques

La bataille se poursuivait sur tous les points de la ville. Au pont des Minimes, un camion était arrêté et après un court engagement deux Allemands étaient tués. Des tanks « Tigre » traversaient la Cité. Place Saint-Michel, les Allemands laissaient des morts et des blessés sur le terrain, pendant qu'au quai de Tounis des jeunes du maquis s'emparaient d'un canon anti-aérien de 25 m/m.

Les premières autos montées par les F.F.L., drapeaux hissés et flottants, étaient accueillies avec enthousiasme par la population qui stationnait dans les rues et se livrait à des représailles sur les magasins de la propagande hitlérienne. Au C.D.E., rue d'Alsace, aux Waffens S.S., au R.N.P., au P.P.F., les tracts étaient jetés à la rue et incendiés, les vitrines étaient brisées, les tentures arrachées. Quel spectacle inoubliable !

Pendant ce temps, les immeubles des journaux vichysois étaient occupés par la presse de la résistance, le C.D.L. prenait des mesures, s'organisait et occupait la Préfecture.

Les miliciens lâchés par leurs amis boches étaient traqués, pourchassés, certains abattus comme des chiens. Rue Maignac, au quartier général tristement célèbre de la Gestapo, les gardes mobiles fouillaient les pièces qui n'avaient pas été touchées par l'explosion, car les bourreaux gestapistes avaient tenu à détruire avant leur départ ces lieux sinistres où tant de patriotes subirent les plus horribles tortures...

Dans les rues, la *Marseillaise* était entonnée à pleine voix par des milliers de personnes. Et la nuit survint... Première nuit de libération troublée par les explosions qui se poursuivaient et les tirs isolés de miliciens perchés sur les toits.

Le jour était à peine levé que déjà la population parcourait les rues où chaque fenêtre était pavoisée. Quel beau dimanche !

De temps en temps, des prisonniers allemands, capturés pendant la nuit, passaient, encadrés de jeunes F.F.L. armés. « Chacun son tour », s'écria un passant. Juin 1940 était vengé.

Des meetings se tenaient partout, les jeunes filles avaient des fleurs tricolores dans les cheveux, les jeunes gens et les hommes des cocardes à la boutonnière, et chacun souriait, s'interpellait gaiement. « On respire enfin ! ».

Place Saint-Etienne, devant la Préfecture, une foule compacte, vibrante stationnait pour écouter divers orateurs et huer aussi un milicien arrêté ou une fille aux cheveux rasés. Malgré l'avertissement qu'une colonne blindée allemande se trouvait aux portes de la ville, les Toulousains restaient sur la place pour entonner la *Marseillaise* et acclamer les premiers gars du maquis qui arrivaient de l'extérieur.

Journée magnifique que celle de ce premier dimanche de liberté dans un Toulouse en liesse. Pas de cinémas, le spectacle était dans la rue. Des barricades se dressaient au cas où des Allemands essaieraient de revenir, les F.F.L. montaient une garde vigilante, réglaient la circulation, patrouillaient. Hélas ! place Esquirol, quelques-uns venant de Saint-Cyprien étaient tués ou blessés par des miliciens cachés sur les toits environnant le siège de la Milice.

Le dimanche 20 août premier jour de liberté

La fusillade recommença un long moment, l'immeuble fut pris d'assaut et finalement une dizaine de traites durent se rendre.

Toute la nuit qui suivit, des tirs isolés se firent entendre et le lendemain lundi 21 août, un grand rassemblement patriotique eut lieu sur la place du Capitole, noire de monde.

Toulouse, chanta la *Marseillaise*, cria « Vive la France », applaudit les différents orateurs qui parlaient d'union, d'action libératrice et aussi les différents groupes de maquisards qui arrivaient de toutes les directions.

Des camelots vendaient des cocardes, des photos du général de Gaulle, que grands et petits brandissaient joyeusement, et les premières éditions des journaux de la résistance que les gens s'arrachaient.

Le 22 août, la vie reprit son cours normal, les trams se remirent en marche, les ouvriers retournaient à l'usine, bien décidés à fabriquer le plus grand nombre possible d'armes et de munitions pour nos vaillants F.F.L.

Durant huit jours, les miliciens continuèrent à tirer de sur les toits, puis tout redevint calme.

Toulouse était enfin libre.

Londres. Le vacarme, les secousses sont beaucoup plus violents qu'aucun des bombardements précédents, surtout qu'il ne serait pas prudent de rejoindre les abris, car les tirs continuent on craint que tous les Allemands ne soient pas encore partis. Dans la nuit d'autres colonnes circulent. Certains groupes s'arrêtent à l'infirmerie pour soigner des blessés.

Toute la nuit on entend un bruit de fusillade provenant de la ville. On ne saura que les jours suivants ce qui s'y est réellement passé.

Un stock de munitions était entreposé au couvent des dominicaines. Le Colonel allemand avait ordre de le faire exploser. Après intervention de la Mère supérieure il ne le fit pas. Le stock fut retrouvé intact. Le couvent, le château du XVII^e siècle, le village ont évité bien des destructions.

C'est le matin. Au petit jour, règne un calme déconcertant. Peu à peu, prudemment, les gens sortent de chez eux, encore sous le choc de la nuit qu'ils viennent de passer. Pourtant, c'est bien vrai, il n'y a plus un seul soldat allemand. Il restera dans les mémoires des traces de leur trop long séjour. Détail insolite, traces bien matérielles celles-là, les pelles individuelles qu'ils ont jeté dans les fossés pour alléger leur chargement. Chacun repart chez lui avec sa pelle, souvenir utile et très pratique!

Blagnac se retrouve libre. Après la stupeur c'est la joie, la fête. Egoïstement, on veut oublier un moment que tout n'est pas fini. Si Blagnac et Toulouse sont libres, Paris est toujours occupé, ainsi qu'une grande partie de notre pays. La guerre n'est pas terminée. La bataille de France continue. Plus près de nous, des Allemands se sont retranchés à la pointe de Grave dans la forteresse Gironde qui englobe aussi Royan. Un contingent de soldat FFI ira y continuer son combat, tandis qu'un autre contingent rejoindra la 1^{ère} armée.

L'armée de l'Air française remplace l'armée de l'Air allemande et s'installe dans les locaux abandonnés, bâtiments, maisons et baraquements édifiés chemin des Soeurs et rue de la Libération.

Il faut aussi réorganiser la nouvelle vie de la cité. Le dimanche 20 août, conduit par Jean-Louis Puig responsable, un comité local de la Libération provisoire remplace, à la Mairie, le Conseil municipal qui a fonctionné sous le régime de Vichy. D'abord provisoire, le CLL sera régularisé par la suite, complété par les divers mouvements de Résistance existant dans la commune, en attendant les élections à la fin de la guerre.

La nouvelle de la mort de Marceau Cartelle bouleverse tous les habitants. Ils s'apprentent à lui rendre un dernier hommage, témoignant leur solidarité à son épouse et à son fils.

La liste des victimes n'est pas close. Bernard Dast est décédé en captivité le 25 juillet 1941. On ne connaîtra que plus tard le décès de Jean Max, soldat des Forces Françaises Libres, tué le 12 juin 1944 à Montefiascone en Italie, et celui de Fernand Barbe tué en 1945 lors d'un bombardement du camp où il était prisonnier. Quant à Robert Fourcade son nom est inscrit au monument aux morts mais je n'ai aucune précision à son sujet. Ces victimes s'ajoutent à Rose Arthur Bucher tué le 15 mai 1940 à Montcornet dans l'Aisne lors d'une contre attaque conduite par un certain Charles de Gaulle, à Jean Baptiste Daydé tué le 26 mai 1940 à Vestes Voyes dans la Marne et à Charles Bergès.

D'autres tâches attendent les Blagnacais. Réparer les dégâts commis par les bombardements et par les troupes d'occupation, reconstruire les maisons incendiées qui le seront selon le plan d'origine. Blagnac n'aura pas de sitôt retrouvé la sérénité et l'abondance du temps de paix. Nourriture, textile, matériaux de construction, tout est encore rare, les cartes de rationnement toujours présentes. Les transports sont encore désorganisés.

Les journées de la Libération sont chargées d'une telle émotion, à la fois le bonheur de voir enfin s'éloigner ces terribles années noires, mais aussi l'angoisse car les camps de prisonniers et ceux de déportation n'ont pas rendu leurs otages, qu'il est bien difficile de les évoquer.

Elles restent toujours bien présentes dans les mémoires de ceux qui les ont vécues. Les nouveaux édiles se préoccupèrent de conserver le souvenir du drame qui les endeuilla. Une plaque rappelant l'assassinat de Marceau Cartelle fut inaugurée le 20 août 1945 à l'endroit où il fut abattu. Elle a disparu au cours de travaux, mais sera remplacée par une plaque identique, au même lieu, le 20 août prochain, jour du cinquantenaire.

La «rue de la Libération» parallèle à l'avenue Compans fut inaugurée quelques mois plus tard. Elle aussi contribue à garder le souvenir de ces journées capitales.

J. WEIDKNET